

# LES ECHOS DE SAINT-MAURICE

Edition numérique

Giuseppe BISCOSSA

Saluti da... Ghana

Dans *Echos de Saint-Maurice*, 1964, tome 62, p. 199-203

© Abbaye de Saint-Maurice 2013

# *Saluti da...*

par *Giuseppe Biscossa*

## *Ghana*

Takoradi, le...

Chère Donatella,

Merci pour ta belle et longue lettre, avec toutes ses nouvelles de l'Europe. Je vois que tu es en train de te « goinfrer » de défilés de mode d'automne. Quelle chance tu as ! Est-ce qu'il y a encore la « ligne Empire » ? Penses-tu qu'elle durera longtemps ? avec cette taille si haute ! Ça te plaît ?

Mais revenons à ta lettre. Je comprends que tu es en train de tomber malade du « mal d'Afrique » à distance. Tu veux savoir, tu voudrais voir, entendre, toucher. Je ne te donne pas tort ! L'Afrique est belle, mais pas comme vous vous l'imaginez, vous, en Europe.

L'Afrique, vois-tu, pour nous Européens, qui avons tous dans le sang le « mal d'Europe », jusqu'au moment où nous nous embarquons pour le continent blanc, est essentiellement un endroit où l'on gagne beaucoup, même papa est de cet avis.

Tu m'as demandé comment se passe notre vie ici. Je te raconterai justement celle de papa.

Lui travaille chaque matin de 6 h. à 9 h. Dans son bureau il y a l'air conditionné, par conséquent c'est mieux que chez vous en Europe, en été. Puis, quand il le faut, il travaille selon un horaire très étrange : de 11 h. à 1 h., de 3 h. à 7 h. l'après-midi, et la nuit de 11 h. à 2 h. du matin. Mais cela arrive rarement.

Normalement, après ces trois heures de la matinée, il va au club, où il n'y a que des Blancs. Maman dit qu'il boit trop de whisky. Lui dit que seul le whisky laisse les idées claires. Au club, il arrange les affaires les plus importantes, celles pour lesquelles on fait fête à la maison.

Il gagne beaucoup, avec ces affaires-là, qui sont presque toujours calculées en dehors de son traitement mensuel. Tu sais, Donatella, ici en Afrique, de tout ce dont il n'y a pas carence, il y a surabondance : bois, fruits, peaux, par exemple. Les moindres déchets s'accumulent en des quantités immenses. Pour t'en donner une illustration : en coupant les plantes de « wawa » ou de « mahogan », on laisse dans le sol les bases des troncs. Dans une seule concession, des dizaines de milliers de mètres cubes, qui, chez vous, vaudraient leur pesant d'or et suffiraient à rendre riche une industrie d'agglomérés, ici, personne ne s'en soucie.

Et même le traitement régulier que lui assure la firme est bon. Ici, depuis que les Noirs sont au pouvoir, on ne veut plus d'ouvriers ou d'employés blancs. Ils pensent que ces travaux, ils peuvent les faire eux-mêmes ; mon père dit, lui qui est ici depuis trente ans, qu'ils vont ruiner l'économie. Moi, pourtant, quand je vais dans ses bureaux, je me rends compte qu'ils n'ont certes pas tous les torts, et il est certain qu'ils travaillent autant que leurs collègues européens, sinon plus, quand ils sont bien traités. En somme, ici, au Ghana, les Blancs ne sont que des dirigeants, presque tous avec la signature de leur firme. Mon père gagne 2 500 francs suisses par mois, somme qui lui est versée sur un carnet d'épargne en Europe, et plus de mille francs d'allocation de colonie (nous ne devons plus dire ainsi, mais « allocation d'outre-mer », sinon les Africains sont offensés). Même si les loyers sont élevés, du moment qu'on mange et s'habille à bon marché, ça va bien.

Deux fois par mois, mon père va surveiller la coupe ou se réserver des stocks dans le « Bush ». Et quand il revient, c'est comme s'il sortait de l'enfer ; même s'il n'y reste que 2 ou 3 jours chaque fois, il a perdu 4 ou 5 kilos de son poids. Son visage ressemble à celui

d'un fantôme et il ne parle que de retourner en Europe. Maman dit qu'il y a trente ans qu'il fait comme cela chaque fois qu'il revient du « Bush ».

Car « Bush » veut dire : le pire climat équatorial. Une chaleur et une humidité insupportables de jour et de nuit. Et les insectes et les bêtes féroces, et les serpents contre lesquels il doit toujours être sur ses gardes. J'y suis allée une fois par curiosité, mais quelle histoire, Donatella !

C'est comme si la terre bouillait au-dessous de toi. Tu marches dessus et il te semble l'entendre frémir, s'agiter, se soulever sous tes pieds par l'effet d'une vapeur interne. Et celle-ci filtre à l'extérieur de chaque pli du sol, elle émane des feuilles des arbres, elle transpire à travers les pierres. Et au milieu de la chaleur et de l'humidité, il se produit un phénomène curieux, parfois même agréable, mais toujours dangereux : il n'y a pas de différence entre la condition interne de ton corps et celle de l'air ambiant extérieur : on continue ainsi à transpirer et on s'affaiblit de plus en plus. Il faut serrer les dents pour résister.

Il y a trente ans que papa serre les dents. Pourquoi ? Parce qu'en Afrique on gagne beaucoup. Mais il espère constamment partir un jour. Pourtant il renvoie toujours son départ après la prochaine affaire.

Maman est triste, parfois. Elle voudrait ou s'en aller ou le voir serein. Nous autres, femmes, nous nous adaptons mieux que les hommes à ces endroits. Pour ce qui me concerne, si je dois te dire la vérité, l'Afrique commence à me plaire.

Je ne le dis pas à la maison. Papa s'énerverait. Pourtant c'est comme ça.

Mes compagnons d'école noirs sont très sympathiques, les garçons comme les filles. Depuis que leur pays n'est plus une colonie, mais un Etat indépendant, ils ne nous regardent plus, nous, les Blancs, avec ce regard méchant. Parfois, c'est vrai, ils prétendent nous traiter de haut. Mais alors il suffit de leur demander sans réticence : « Pourquoi faites-vous ainsi ? » Ils s'aperçoivent qu'ils se sont trompés et sont mal à l'aise. Au fond, ils sont comme nous, même s'ils ont une peau différente.

De plus, l'Afrique est belle, très belle. On se sent entouré de vie. Ici, sous l'Equateur, la solitude n'existe pas. Du moins, elle n'existe pas pour nous, femmes, qui avons la sensibilité plus éveillée que celle des hommes.

Tu sais, Donatella : la nuit, quand je suis dans ma chambrette, en train d'étudier, je sens — mais je te dis que je sens vraiment, avec les oreilles, avec la peau — qu'autour de moi, sous nos maisons de pierre et de ciment, dans l'air, la végétation est vivante, elle tressaille, elle bouge, elle pousse, elle avance.

Au début, j'avais peur. Quand j'allais au lit, je mettais la tête sous les couvertures, à cause de l'impression que me faisaient les lianes, verts serpents qui rampent et pénètrent partout. Maintenant, je n'ai plus peur. J'ai compris qu'en Afrique, il faut vivre en communion avec les choses, les aimer, être content de demeurer près d'elles, de les sentir vivre à côté de soi. A partir des choses de la nature, peu à peu, j'ai passé aux créatures humaines, à ces Noirs qui, quand je suis venue ici après mes écoles primaires, me faisaient, eux aussi, tellement peur, du fait déjà que chez nous, le noir est symbole de tout ce qui est négatif : la mort, le péché, l'absence de couleur, l'équivalent de la nuit, la fin. Ici, au Ghana, les Noirs sont en train de construire « leur Etat », et, ce qui est plus important, « leur Nation ». Les amis de mon père, le soir, quand ils se trouvent à la maison et qu'ils sont en train, pendant des heures, de discuter sur les lois du nouveau gouvernement, disent que les Noirs sont fous et que si nous autres Blancs nous nous en allons, après une année ou deux, il y aura de nouveau la forêt vierge. C'est possible qu'ils aient raison, mais je ne vois pas pourquoi nous, les Blancs, nous devrions nous en aller. Nous devrions plutôt rester et les aider. Il faut du courage pour vaincre en soi-même la Tribu et la faire vaincre aux autres. Très souvent les Noirs se trompent, aussi à notre égard. Ces erreurs (certaines de leurs mesures restrictives, certaines pédanteries, une certaine bureaucratie vraiment exaspérante) donnent terriblement sur les nerfs aux anciens.

Il y a vingt ans, nous, les Blancs, nous étions tous « chefs », chefs ici : il est difficile de se convaincre de ne plus l'être. Mais nous, les jeunes, nous ne sommes

jamais « chiefs » ; moi, je joue toujours avec la fille du chef de l'exportation et des expéditions de la firme, une petite Noire qui maintenant a 17 ans comme moi et qui est ma meilleure amie — quand elle ne minaude pas avec Gino pour se faire conduire au cinéma : à ces moments-là, je la déteste, parce que Gino m'a déclaré que c'était moi qu'il aimait.

Où en suis-je restée ? Ah ! je voulais dire que nous, les jeunes qui n'avons jamais été « chiefs », non seulement nous pouvons nous accorder avec ces Noirs, mais que nous devons aussi être leurs amis, en cherchant à leur faire éviter les mêmes erreurs que les nôtres et aussi de se faire un principe et une cause de vantardise de se tromper.

Tu diras que j'ai beaucoup changé depuis les lettres que je t'écrivais. Tu as raison. Je t'avouerai que depuis que le Ghana est un Etat africain et que les Noirs sont en train de le construire eux-mêmes en cherchant à lui donner une âme, moi, jeune fille blanche, européenne, je me sens vraiment ghanéenne. Tu sais, j'aime les aventures hardies !

Quant au préjugé sur la couleur noire, il a désormais totalement disparu. A propos : je me suis acheté un costume local de Takoradi : une espèce de peplum de soie, à dessins géométriques, avec des couleurs très vives, — un certain or, un certain vert, un certain rouge, — auxquelles en Europe on ne songe même pas. Il me va à ravir. C'est autre chose que la « ligne Empire » !

Je meurs d'envie que tu viennes ici pour te le mettre ! Tu dois être un enchantement — vous, en Europe, vous dites que c'est quelque chose de « canon », pas vrai ? — Donatella, avec cet habit et tes cheveux et tes yeux tout noirs.

Je pense que je t'embrasserai comme j'embrasse Marie, mon amie africaine, quand je suis contente. Et comme je t'embrasse maintenant avec un beau salut pour l'Europe.

Ton amie : EVE

(Trad. : Claude Bayard, Emmanuel Gex-Collet et Jean-Yves Zufferey, Grammaire)